



Le Souvenir
napoléonien
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la promenade du Paillon à Nice

Bulletin de liaison

Numéro 004, Juin 2016

Sommaire

Notice sur Bleszinski Hippolytus-Xaverius par Alain Pigeard	2
Nos figurines : Trompette de Chasseur à Cheval de la Garde impériale par Philippe Barreaud	3
Un nom, une rue : Mgr Colonna d'Istria et le Concordat dans les AM par Kevin Eliçagoyen	7
L'Homage d'Antibes au Général Jean-Etienne CHAMPIONNET (suite et fin) par Jacques Dimiez ..	12
Honoré Paul Roustan, capitaine d'infanterie (suite et fin) par Benoît Lorenzini	16
Mots-croisés grille n°4 par Guy Lindeperg	22
Remue-ménages de l'Empereur par Guy Lindeperg	23
Solutions des jeux du bulletin n°003	24

Notice sur Bleszinski Hippolytus-Xaverius par Alain Pigeard, Président national du Souvenir napoléonien

Né en 1771 en Galicie. Fils de Josef et de Franziska Grabowska. Entré dans la cavalerie polonaise, il est lieutenant-colonel en 1809 et aide-de-camp du prince Joseph Poniatowski ; il est chargé de porter des dépêches à l'Empereur à Paris.

En 1812, il est colonel et général adjudant du Grand-duché de Varsovie et attaché au roi de Saxe. Le 7 octobre 1813, il accompagne le roi de Saxe à Leipzig. Nommé général major de cavalerie et aide-de-camp du roi de Saxe le 22 mai 1815.



Aide-de-camp du roi de Saxe, en tenue de campagne, portant la tenue réglementaire et le brassard des aides-de-camp, selon le règlement du 7 mars 1809.

Chargé du gouvernement de Minsk en 1817-1818. Marié le 26 juin 1818 à la comtesse Josepha Prozor. Grand-croix de l'Ordre royal polonais de Saint-Stanislas. Chevalier de l'Ordre Militaire du Virtuti Militari. Chevalier de la Légion d'honneur (sans dossier). Chevalier de l'Ordre royal des Deux-Siciles. Décédé le 30 octobre 1824 à Nice.

Alain PIGEARD

Nos figurines : Trompette de Chasseur à Cheval de la Garde impériale 1810 par Philippe Barreaud

Parmi les plus connus des corps de la garde impériale, les plus fidèles aussi, voici les chasseurs à cheval. Aux palais, aux bivouacs, sur toutes les routes et tous les champs de batailles leurs uniformes en habit français ou à la "hussarde" verts sont devenus aussi célèbres que ceux des grenadiers à pied. Là où ils apparaissent se tient l'Empereur.

En août 1799, le Corps des Guides d'Etat-Major fort de plus de 1000 hommes est et reste en Egypte sous Kléber alors que Napoléon rentre en France. Il emmène avec lui 180 guides à cheval et 128 guides à pied choisis parmi les plus anciens et les plus dévoués à sa personne. Le 28 novembre 1799 est organisée la Garde des Consuls, mais il faut attendre le 3 janvier 1800 (13 nivôse an VIII) pour que soit créée la compagnie des chasseurs à cheval. Ses effectifs sont de 4 officiers et 113 hommes sous le commandement du capitaine Eugène de Beauharnais. Cette compagnie, avec deux escadrons de cavalerie lourde (ex-grenadiers à cheval du directoire) forme le noyau de la cavalerie de la garde consulaire commandée par le chef de brigade Bessières.

Le corps ne va pas cesser de se développer et le décret du 21 janvier 1804 fixe le régiment à 4 escadrons et la compagnie des mameluks. Il est commandé par le major (lieutenant colonel) Morland. Le 18 mai 1804, la garde des consuls prend l'appellation de Garde Impériale. En 1813 le régiment est porté à huit escadrons au complet de 250 hommes, puis à 10 escadrons de vieille et jeune garde. Il prend part à tous les combats et toutes les batailles jusqu'au retour des Bourbons. Il devient le Corps Royal des Chasseurs à Cheval de France. Le général Lefèbre-Desnoëttes en conserve le commandement. Il prend part à la bataille de Mont Saint Jean le 18 juin 1815.

Voici pour un survol (de très haut) de l'histoire. Il me semble que deux questions se posent d'emblée : Qu'est-ce qu'un chasseur à cheval ? Qu'est-ce qui différencie un chasseur à cheval de la garde d'un autre chasseur ?

Le chasseur à cheval appartient à la cavalerie dite légère. En campagne, son rôle est de ratisser le pays vers l'avant pour "éclairer" le chef sur les positions ennemies, leurs mouvements, le terrain à traverser, et mener des escarmouches pour tâter leur volonté, ramener des prisonniers, etc. Ceci demande courage et vivacité d'esprit, liés à une expérience certaine. La "légère" opère donc de façon diluée, sauf lors des grandes batailles lorsqu'elle participe à "l'exploitation" de charges de cavalerie lourde ou d'infanterie.

La cavalerie lourde, par contre, qui peut se targuer d'être l'ancêtre des chars de combats, regroupe les cuirassiers, les carabiniers et les grenadiers à cheval. Elle est engagée en brigades et divisions de cavalerie ; une brigade groupe deux régiments ; elle charge avec ensemble, "au botte à botte", comme un coup de poing géant.

La différence entre chasseur de la Garde et chasseur de la ligne réside dans le fait qu'en plus de toutes les missions opérationnelles de la ligne, la raison d'être de la garde est justement de protéger l'Empereur en toutes circonstances, en tous lieux, en paix comme en guerre, de jour comme de nuit.

Jouant du prestige de sa position, de l'influence d'une mode du moment, et de l'absolue nécessité d'être reconnue immédiatement, du plus loin et sans la moindre équivoque, la garde va jouer avec plusieurs uniformes suivant un cérémonial très précis.

La couleur de fond de l'uniforme est le vert impérial distingué d'écarlate et rehaussé dans certains détails de la couleur aurore (à mi-chemin entre rouge et orange). La coiffure est soit le bicorne noir, soit le colback à flamme rouge. Les équipements sont ceux de la garde.

Venons-en au trompette.

Dans tous les corps à pied ou à cheval, le tambour, le cor ou la trompette sont plus que de simples musiciens. Ils sont le relais du commandement vers la troupe. A ce titre, le trompette est aux ordres du capitaine et se tient en permanence à ses côtés. Il sonne les ordres au combat comme au repos du réveil à l'extinction des feux. Au combat, par escadron, un deuxième trompette se tient derrière le dernier rang, à côté de l'adjudant d'escadron pour répéter les sonneries qui pourraient ne pas avoir été entendues du dernier rang dans le fracas de la bataille.

Le trompette de tête chevauche à la droite de son capitaine. Celui-ci mène sa troupe en chevauchant à une longueur devant elle. Ce n'est qu'au contact qu'ils rentrent dans les rangs. Le capitaine devant concentrer toute son attention au commandement, sa protection rapprochée est assurée par son trompette. C'est un emploi tout à hauts risques, surtout que l'ennemi essaie en premier d'abattre les officiers.

Dans la mêlée, tout le monde est rapidement mélangé, le brouhaha couvre tous les bruits particuliers et la fumée en plus de la poussière estompent tous les détails. C'est pourquoi les trompettes portent des uniformes de couleurs vives et en général inverses de celles de leur régiment.

La Garde formant corps, l'Empereur avait décidé que les trompettes de sa garde seraient, quelle que soit leur arme, habillés de bleu et de cramoisi, les arrangements se faisant néanmoins au plus près de la troupe.

Le trompette représenté ici dans sa livrée vers 1810 est en tenue à la hussarde, avec les bottes et la culotte hongroises, le gilet et la pelisse chaussée. Le colback de fourrure est noir. C'est celui de petite tenue ou tenue de campagne. En tenue de parade la fourrure est blanche. La flamme de colback est cramoisie bordée d'un ruban mince jaune d'or et bleu moyen en hachures alternées.



Le plumet est celui des musiciens de la garde, bleu clair et cramois.



La pelisse est de couleur cramoisie. La tenue à la hussarde prévoit un gilet cramois sans manches et à brandebourgs en ruban comme le bord de la flamme, un dolman bleu clair agrémenté de brandebourgs et de tresses jaunes sur lesquels le bleu est remplacé par le cramois, et enfin la pelisse que l'on peut voir sur les photos.

C'est un vêtement particulièrement ajusté. Lorsque l'ensemble est porté, c'est-à-dire uniquement en parade, cela oblige à "jeter" la pelisse sur l'épaule gauche, laissant libre le bras droit pour manier le sabre ou la trompette. Lorsque la pelisse est ordonnée, pour plus d'aisance elle n'est boutonnée que sur le tiers supérieur. Cette pelisse est bordée au col, sur le devant et sur les poignets de fourrure noire, bouclée.

Les 18 boutons sont dorés de type "grelot". Il y a cinq rangées. Ils sont soulignés par autant de tresses bicolores, lesquelles se retrouvent autour des poignets avec un motif en "bastion", c'est-à-dire en pointes. Le dos est décoré à l'identique.



La culotte hongroise étant bleu clair (bleu céleste), les motifs décoratifs le long des coutures extérieures et le nœud hongrois sur les cuisses sont mélangés de jaune et cramois.

Il en va de même pour le cordon de la trompette et son gland. Tous les cuirs sont de buffle blanchi, piqués tout le long des deux bords, ce qui est une marque de la Garde. La giberne marquée de l'aigle impérial en métal doré est bordée d'un jonc doré .



La sabretache est celle de parade couverte de feutre brodé. A cause du colback noir elle devrait être en cuir ciré noir et décorée de l'aigle. Mais fantaisie de la Garde ou liberté du peintre (ou les deux), mais celle-ci représente un tel défi que je n'ai pu résister. Elle mesure un bon centimètre...



La figurine :

En métal, de la marque Métal Modèles, elle mesure 54mm. Le montage de toutes les pièces détachées ne pose pas de problèmes. Je les ai fixées à la colle extra-forte au cyanocrylate.

La peinture, sous couche acrylique et couche définitive à l'huile, demande une étude préalable de tout l'ensemble de façon très précise afin de déterminer l'ordre de travail de chacune.

Les couleurs principales sont obtenues en mélange de carmin et de bleu de Prusse éclairé de blanc de titane pour le cramoisi, et de bleu de Prusse et blanc de titane avec une pointe de terre de Sienne pour dé-saturer la teinte.

Les rubans de pelisse et de culotte sont jaune d'or, avec une chaîne en croisillons de fil rouge lorsque le vêtement est bleu, et bleu sur un vêtement rouge.

Philippe BARREAU

Un nom, une rue : Mgr Colonna d'Istria et le Concordat dans les Alpes-Maritimes par Kevin Elicagoyen



Dans le Vieux Nice, derrière l'église Sainte-Réparate, se trouve une petite rue étroite qui va jusqu'à la rue de la préfecture et qui longe le Palais de Justice.

Cette rue portant le nom de Colonna d'Istria, honore le nom du premier évêque de la ville sous administration française. Il jouissait à Nice d'un renom de sainteté et son nom fut donné à l'une des rues avoisinant la cathédrale.

Pendant la Révolution cette voie s'appelait la rue de l'Unité.

Les enjeux du Concordat

L'avènement de Napoléon Bonaparte au Consulat après le coup d'État du 18 Brumaire rendait la paix à l'Église. Il signa avec Pie VII le concordat le 15 juillet 1801.

Pour le premier Consul, un rapprochement avec l'Église est indispensable pour de nombreuses raisons : le besoin de consolidation du régime, la paix intérieure, l'éducation mais aussi le retour de l'ordre moral et social dans le pays.

De son côté, le nouveau pape Pie VII, élu en mars 1800, veut restaurer l'unité de l'Église, gravement menacée par la situation en France.

Le 19 germinal An IX (9 avril 1802), le Premier Consul prend un arrêté nommant Mgr Jean-Baptiste Colonna D'Istria évêque de Nice.

Ses liens avec Napoléon Bonaparte



Jean - Baptiste Colonna d'Istria est né à Bechisano (diocèse d'Ajaccio), le 4 septembre 1758. Il appartenait à une noble famille de Corse, apparentée, peut-être, à la famille Bonaparte.

Colonna d'Istria a fait ses premières études au couvent de Bicchisano, puis de la théologie à Aix-en-Provence où il s'est fait remarquer par sa sagesse et son austérité.

Il devint prêtre au mois de juin 1785 et décida d'étudier la théologie à Pise et à Florence. Puis, il séjourna à Rome durant la période agitée qui s'écoula depuis l'enlèvement de Pie VI en juillet 1798 jusqu'à l'entrée du Pape Pie VII dans la Ville Éternelle au mois de juillet 1800. De très nombreux prêtres corses étaient présents à Rome durant cette période et semblent avoir eu de très bons rapports avec les officiers du corps d'occupation français.

Mgr Colonna d'Istria n'avait occupé, jusque-là, aucun poste important, et il est resté de nombreuses années loin de la France. Dans ces conditions, de nombreuses interrogations subsistent quant au motif de la nomination de Colonna d'Istria au poste de Cardinal d'une ville importante par le premier Consul :

- Portalis, ministre des cultes lors de sa nomination, qui était d'Aix-en-Provence, avait-il connu le jeune prêtre corse ?
- Les généraux Masséna, Cervoni et Sebastiani, présents à Rome l'avaient-ils recommandé ?
- Le cardinal Fesch, oncle de Bonaparte et Joseph, son frère qui se disait des années après « l'ancien ami » de l'évêque de Nice, auraient-ils proposé Mgr Colonna au choix du Premier Consul qui peut-être le connaissait personnellement ?

Ce que l'on sait, c'est que Colonna d'Istria entretenait un lien d'amitié avec les Bonaparte notamment par l'entremise de Fesch qui fut son condisciple au séminaire d'Aix.

Alors qu'il était commandant d'un bataillon de gardes nationaux à Ajaccio, Napoléon Bonaparte vint à Bicchisano et fut reçu par la famille d'Istria à la « Torra Soprana » et y fit la connaissance du jeune abbé Colonna.

Napoléon décrit cette rencontre dans les cahiers de Sainte-Hélène qui fut rapportée par le général Bertrand, à la date du 25 février 1821 : « *J'ai couché chez un Colonna d'Istria, quand j'étais chef de bataillon, on me logea dans une belle pièce située dans une grande tour, que la famille conservait comme un témoignage de son illustration. Je vis là un abbé auquel je demandai : « Comment cette tour n'a-t-elle pas (été) démolie dans les guerres civiles ? Je n'en sais rien mais elle est restée ».* « *J'ai fait depuis, cet abbé Colonna, évêque de Nice, il était janséniste et quand sa famille vint le trouver, croyant éprouver quelque bien-être de sa nouvelle situation, il les fit tous embarquer, disant qu'il ne voulait rien leur donner, qu'il réservait tout pour les pauvres ».*

Autre preuve de ses liens personnels avec les Bonaparte, l'Empereur lui fera parvenir en février 1805 un anneau épiscopal.

L'application du Concordat

Le 1er Thermidor an X (20 juillet 1802) Portalis, ministre des cultes, avisa le Préfet des Alpes-Maritimes de la nomination de Mgr Colonna à l'Evêché de Nice, en le prévenant que le nouvel Evêque arriverait bientôt. La mise en place du Concordat et de la paix religieuse fut, dans le département des Alpes-Maritimes, et spécialement à Nice, accueillie avec ferveur tant ce département avait souffert de la Révolution et des guerres.

Les évêques nommés par le Premier Consul, qui arrivèrent dans leurs diocèses, y constatèrent souvent l'état déplorable de la situation tant du point de vue matériel que religieux : l'organisation ecclésiastique extrêmement réduite, la division des prêtres et le dépouillement des biens de l'Eglise. Plusieurs cathédrales avaient été vendues (en assignat), désaffectées et mêmes détruites.

Par le Concordat, l'Eglise catholique avait retrouvé une existence légale rétablie sur des bases nouvelles. Le Gouvernement français devait présenter à l'institution du Pape les nouveaux titulaires des évêchés rétablis d'un commun accord. L'ancienne organisation avait été supprimée et remplacée par des divisions ecclésiastiques calquées sur les divisions civiles.

Le département des Alpes-Maritimes forma à lui seul le diocèse de Nice alors que l'archevêché d'Aix dont il devint suffragant comprenait les deux départements des Bouches-du-Rhône et du Var.

Mgr Colonna d'Istria arriva en septembre 1802 et le Préfet lui remet solennellement le lendemain, les clés de la Cathédrale et se met rapidement à l'œuvre. L'ensemble des représentants des administrations, de la magistrature, du clergé l'accompagnèrent solennellement à la cathédrale. Jérôme Rossi, le vicaire général, lui adressa un discours latin. L'évêque déjà dans l'esprit de l'application du Concordat y répondit en français : « *Me voici enfin, dit-il, au milieu de vous tel qu'un ange de paix, vous apportant les célestes consolations* ».

Dès son arrivée, l'évêque porta des prières ferventes pour le gouvernement et pour le Souverain Pontife. Puis il se met à l'œuvre, prépare avec le Préfet la réorganisation des paroisses, reconstitue le chapitre, le séminaire, les confréries des Pénitents, rétablit les couvents de Cimiez, de Saint-Barthélemy et des Vésitandines. Il ne souhaite rien posséder et tout ce qu'on lui donne va aux pauvres.

Quels sont les enjeux de son mandat ?

- Garantir la paix religieuse
- Favoriser la francisation de la région
- Maintenir l'ordre dans le diocèse et le bon exercice du culte

Son installation

L'un des premiers soucis du nouvel évêque fut **la langue**. En effet, la francisation du diocèse devait s'appliquer afin de favoriser son intégration à la France. Conscient des enjeux, un délai d'adaptation fut accordé mais le développement du français fut difficile et le niçois restera la langue parlée tout au long de l'Empire. Même en 1806, le ministre Portalis et l'Empereur accordaient la possibilité de faire prêcher dans la ville en italien et en niçois tout en favorisant le plus possible le français. Les actes religieux s'établirent, cependant, en français.

L'évêque doit veiller à la remise en ordre de l'appareil du clergé. Il remet en marche le **Grand Séminaire** en l'installant temporairement dans l'ancien couvent de Franciscains puis en 1809, par décret impérial, le Grand Séminaire put se réinstaller dans les anciens bâtiments qui étaient devenus une caserne.

En revanche, le choix de **la Cathédrale** fut aisé. L'Église Sainte-Réparate qui servait de Cathédrale avant 1793 avait peu souffert de la Révolution. Elle n'avait été enlevée au Culte que du mois de juillet 1794 au mois d'avril 1795. Après cette période, d'importantes restaurations avaient été faites par les catholiques niçois et elle était donc toute désignée pour être réutilisée. Cependant, pendant la tourmente révolutionnaire, les cloches avaient disparu ainsi que les grandes orgues et les vases sacrés. Fort heureusement, les autorités découvrirent des cloches et des vases cachés dans le couvent de Cimiez, et retrouvèrent les tuyaux des grandes orgues qui avaient été déposés chez Grinda, facteur d'orgues, à Nice.

Le logement pour l'évêque fut un problème immédiat étant donné qu'il n'y avait pas d'argent disponible dans les caisses et que l'ancien Évêché, situé à côté de l'église Sainte-Réparate avait été en partie vendu ou occupé par l'administration départementale. Il ne restait plus au préfet que de choisir entre deux maisons. La première était rue des Juifs (rue Benoît-Bunico aujourd'hui), mais ce local fut rapidement écarté du fait, certainement, de son voisinage presque immédiat avec la synagogue. Le choix se porta donc sur une ancienne maison épiscopale qui fallut échanger avec d'autres propriétés nationales de même valeur.

Les fêtes et commémorations

Nice fêta, comme il se doit, la proclamation de l'Empire le 18 mai 1804. Tout fut illuminé et au théâtre on joua une pièce de circonstance qui avait pour titre : *hommage à Bonaparte ou la fête villageoise*. Colonna ordonna de chanter, le 17 juin, le Te Deum et le Veni Creator dans toutes les églises de son diocèse.

Le jour du Sacre, on organisa une fête civile et religieuse et à partir de ce jour, toutes les grandes victoires furent célébrées de la même manière. Le 5 janvier 1806, par exemple, Mgr Colonna d'Istria, officiera à la cathédrale pour la victoire d'Austerlitz, et y prononcera devant les autorités réunies un grand discours. Durant toute la troisième coalition, l'évêque de Nice avait organisé des prières publiques dans tout son diocèse.

A la victoire d'Austerlitz, qui coïncidait avec l'anniversaire du sacre, l'Empereur avait demandé à chaque commune de doter une ou plusieurs filles sages et vertueuses afin de les donner à un homme honorable ayant fait le service militaire. Seules les populations aisées pouvaient se permettre une telle dépense. Ces jeunes filles prirent le nom de **rosières**. A Nice, ces mariages se célébrèrent solennellement dans l'église Saint-François de Paule.

La venue du Pape et la naissance du Roi de Rome

Le 17 mai 1809, les Etats pontificaux sont annexés à l'Empire. Dans la nuit du 5 au 6 juillet, le pape est emmené par le général Radet pour être d'abord détenu à Savone de 1809 à 1812, puis à Fontainebleau de 1812 à 1814.

Pie VII arriva à Nice le 7 août 1809 vers onze heures du matin. Plus de 2 000 personnes allèrent à sa rencontre jusqu'à Saint-Laurent-du-Var dont notamment Mgr Colonna d'Istria et la princesse d'Etrurie. A une remarque de cette dernière sur la situation actuelle, le pape répondit : « *nous ne sommes ici ni à Rome, ni à Florence, et pourtant regardez tout ce peuple, écoutez ses transports et ses acclamations.* » Rien ne put empêcher la foule d'approcher jusqu'à lui pour recevoir sa bénédiction.

Il fut logé à l'hôtel de la Préfecture par le préfet Dubouchage et tous les soirs la ville s'illumina. La veille de son départ, on lui donna sous ses fenêtres, qui ouvraient sur le quai du midi, le spectacle de tous les bateaux pêcheurs illuminés et pavés, croisant sur le rivage. Le Pape parut au balcon et bénit encore la population qui l'acclamait avant de repartir le 11 au matin. Cette venue prouve encore la ferveur religieuse des niçois. Le ministre des cultes de l'époque reprocha d'ailleurs à l'évêque de n'avoir prié que pour le pape et non également pour l'Empereur.

Pour autant, Nice célébra avec autant d'enthousiasme la naissance et le baptême du roi de Rome. La municipalité votera 3 000 francs de dot pour 5 rosières et composera un recueil de poésies en l'honneur de l'Empereur. Napoléon, extrêmement flatté par ce geste, donnera à la cité de Nice une **grande médaille en or**.

Bilan de son mandat

Durant son mandat, Mgr Colonna d'Istria seconda l'administration en encourageant la conscription et en veillant à minimiser les défections. Malgré des moyens limités mais parfaitement secondé par le préfet en place, il réussit à maintenir la paix religieuse et civile.

Néanmoins, son diocèse resta peu dynamique et le Séminaire n'a accueilli qu'une poignée d'étudiants.

Après l'Empire

Le retour au régime sarde en 1814 ne marque, pour autant, aucun changement pour Mgr Colonna d'Istria puisqu'il reste évêque de Nice. Néanmoins, il doit montrer son respect et son obédience au roi du Piémont comme il l'avait fait pour l'Empereur, en saluant « *l'auguste monarque Victor-Emmanuel Ier qui est remonté sur le trône de ses aïeux* ».

Des modifications s'effectuèrent comme le rattachement à l'archevêché de Gênes et le retour du latin dans les actes du clergé. De nombreux « ennemis » de l'évêque tenteront de le faire résigner de ses fonctions au cours des années qui suivirent. Ce n'est qu'en 1833 qu'ils y parvinrent, décrivant une situation difficile dans le diocèse : « l'évêque n'a plus de mémoire, le vicaire général pas de cervelle, les chanoines pas d'instruction, les professeurs du Grand Séminaire de même... ». Finalement, sous l'instruction du ministre de l'Intérieur, le gouverneur de Nice, Morra, présentera le 28 juillet 1833 avec égards, un billet lui conseillant de résigner de son poste. Mgr Colonna d'Istria lui répond calmement que « *n'ayant pas cherché à être évêque, il était prêt à y renoncer sans peine* ».

Un évêque pieux et charitable

Mgr Colonna d'Istria était connu pour sa grande charité puisqu'il ne pouvait refuser à un pauvre et se privait de tout pour venir en aide aux malheureux. Aussi, sa nourriture, ses fournitures étaient des plus simples.

Il avait à peine une couverture pour son lit. Le roi ayant appris qu'il se trouvait dans un état voisin de l'indigence, lui envoya, sur sa cassette, une somme de 4 000 francs pour qu'il se meublât convenablement. Tout cet argent s'en alla aux pauvres. Le roi lui ayant envoyé des effets, de la vaisselle, il vendit tout. Il refusa sa pension qui lui était offerte et fit même vendre sa croix pectorale et son anneau en disant : « *Je ne veux pas descendre dans le tombeau en apportant quelques choses des pauvres* ».

Décédé le 2 mai 1835, il fut tout d'abord inhumé dans l'église de Sainte-Sabine à Rome. Sa pierre tombale peut encore être vue aujourd'hui. Cependant, les niçois souhaitaient qu'il repose à la cathédrale Sainte-Réparate et sa dépouille y fut transférée, en grande pompe, et inhumée le 13 août 1853. Sa tombe, de marbre blanc, le représente entre un vieillard agenouillé et une mère de famille, symbole de son inépuisable charité.

Kevin ELIÇAGOYEN

Sources :

- « Colonna d'Istria Jean-Baptiste » DERLANGÉ M, dans Les Niçois dans l'histoire, Privat, Toulouse, 1988
- « Les Diocèses de Nice et Monaco » Françoise HILDESHEIMER, Pierre BODARD Editions Beauchesne, 1 janv. 1984
- « Il y a deux cent trente ans naissait Mgr Jean-Baptiste Colonna d'Istria, évêque des pauvres » par R.MATRA, Corse Matin, 4 septembre 1988 (?)
- « Les évêques de Nice », H.SAPPIA date de parution : 1898
- « Histoire de La Révolution Française Dans Les Alpes-Maritimes » Eugene Francois TISSERAND Taschenbuch –2012 Archives départementales des Alpes-Maritimes
- « Installation de Mgr J.-B. Colonna d'Istria à l'évêché de Nice (1802) », A.-J. RANCE-BOURREY

L'Hommage d'Antibes au Général Jean-Etienne CHAMPIONNET (suite et fin) par Jacques Dimiez

II. Seconde partie : La sépulture

Après le coup d'État du 18 juin 1799, Championnet est acquitté par le Tribunal militaire de Grenoble. La France entière demande sa réintégration. Pendant son incarcération le Directoire a laissé succomber, sans les soutenir, les patriotes de la République de Naples sous les assauts de Nelson et des bandes royalistes du cardinal Ruffo qui infestent les routes entre Naples et Rome. Privée de son chef, la valeureuse armée de Naples reflue vers le nord et les Alpes dans un état de misère pitoyable.

Le retour comme général en chef en Italie



Statue de Championnet à Valence

Une fois libéré, Championnet reprend de l'activité en qualité de Commandant en chef de l'Armée des Grandes Alpes, puis de l'Armée d'Italie.

Sa première tâche est de tenter réorganiser sa troupe. Il est mis à la tête de soldats trop peu nombreux, qui sont dans le plus grand dénuement, sans approvisionnement, sans secours et affaiblis par une épidémie de choléra.

Il se porte malgré tout en avant le 08.08.1799 mais malgré plusieurs victoires il échoue dans sa mission de défendre les frontières des Alpes.

Chargé de remplacer Joubert, tué à la bataille de Novi, il s'établit sur la rivière de Gênes et s'y trouve bientôt acculé dans la position la plus difficile, campé dans des rochers, sans nourriture, sans munitions, sans artillerie, sans argent, sans espoir de secours en face d'un ennemi nombreux.

Ne lui restant que son courage, il se bat pendant 3 jours sous Mondovi mais il est défait par les Austro-Russes à Genola, le 04.11.1799. Son armée abandonnée crie famine dans les montagnes de la Ligurie pendant qu'à Paris certains s'enrichissent de l'or qui arrive de Naples ; les soldats mangent des racines et des plantes dont certaines sont vénéneuses ; la troupe est rongée par les épidémies...et certains bataillons se mutinent...

La démission et le décès

Championnet affecté se laisse aller au désespoir... Une sombre mélancolie s'empare de lui. Pour la première fois il est gravement atteint, ce qui concourt à l'altération de ses défenses corporelles. Il envoie sa démission au Directoire dans une lettre où il montre son admiration pour Bonaparte et le désigne comme le seul homme qui puisse sauver l'Italie. Il demande et obtient son remplacement.

Lorsqu'il arrive à Nice un mois avant sa mort, il trouve des blessés et des malades entassés partout, jusque dans les églises, sur de la paille qui n'a pas été renouvelée depuis plus de 2 mois... Il n'y a plus de charpie pour les pansements. Les blessés ont à peine du pain et de l'eau une fois par jour...Les soldats sont couverts de vermine et de poux... Le choléra sévit et décime les survivants.



Photo Jacques DIMIEZ

Championnet épuisé, désespéré par la situation, attend à Nice son successeur. Le choléra touche un de ses aides de camp auquel il rend de fréquentes visites malgré les risques de contagion. En état de profond affaiblissement psychologique et physique, il tombe malade à son tour. Devant ses symptômes rapidement graves et inquiétants, il cède son commandement à Marbot.

Il est amené dans une petite hostellerie du vieil Antibes, près de la Place Nationale, dans la rue des Aigles d'or. L'habitation existe encore actuellement au 6 de la rue Thuret, et porte une plaque commémorative simple apposée en 1889 : « A la mémoire de Championnet Général de la République décédé ici. 1762/1800 ».

Le Général Championnet aurait pu dire comme Napoléon : « *Quel roman que ma vie !* ». Il s'éteint au 13^{ème} jour de sa maladie pendant la nuit du 09.01.1800, à l'âge de 37 ans. Un peu moins d'un an plus tôt il faisait son entrée triomphale à Naples...

Il est décidé de l'enterrer sous les fortifications dans un fossé du Fort Carré d'Antibes. Championnet est né pauvre et il meurt pauvre. Il envoyait régulièrement une grosse partie de sa solde à sa mère et ne pouvait refuser de prêter de l'argent à ses officiers quand ils étaient dans le besoin (3). Ayant toujours soif de connaissances en stratégie militaire, il achetait des livres coûteux et des cartes en nombreux exemplaires. Il n'hésitait pas à mettre le prix pour ses chevaux, ses armes et ses tenues.

Les officiers de son Etat-Major se cotisent pour payer ses modestes funérailles. Ils déposent son cercueil dans un fossé du Fort-Carré. Selon ses dernières volontés, son cœur est amené à Valence dans une urne offerte par Bonaparte. Le cœur est déposé dans la chapelle de Saint-Ruf, utilisée comme Temple de la Raison et devenue aujourd'hui Temple protestant. L'urne funéraire se trouve dans un monument élevé au fond de l'abside.

Pour atteindre la sépulture, il faut monter l'Allée qui mène à l'entrée du Fort Carré d'Antibes. Après avoir gravi la pente, au premier lacet sur la droite, on aperçoit en contrebas la pierre blanche de la tombe.



Photos Jacques DIMIEZ

La pierre est simple, entourée de boulets de canons rouillés reliés par des chaînes. Trois cyprès lui donnent un peu d'ombre. Sur la partie antérieure une seule inscription : « *Ci-git Championnet Général de la République* »

Sur la partie supérieure deux inscriptions citent les valeurs de Championnet : « *Honneur et Patrie* » et « *Valeur et Discipline* ». Autour de la pierre tombale sont inscrits les noms de ses principales batailles : Fleurus, Aldenhoven, Mayence, Düsseldorf, Rome, Arlon, Limbourg, Blankenberge, Altenkirchen, Neuwied...

Derrière la sépulture, le chemin monte vers la porte du Fort Carré au pied de la muraille.



Photos Jacques DIMIEZ

La tombe est située immédiatement derrière l'imposante statue du Poilu de 1914, de 22 mètres de haut, inaugurée le 08.07.1927, et qui domine le stade d'Antibes et les montagnes de l'arrière-pays.



Photo Jacques DIMIEZ

Sur la face postérieure une plaque est apposée avec la mention :

« *Tombe restaurée par le Colonel Trumelet-Faber, Commandant d'Armes avec le concours de l'Etat, de la Ville d'Antibes, du Souvenir Français, de généreux donateurs, et des officiers du 112ème d'Infanterie* ». (Les Bataillons du 112ème RI ont longtemps occupé la Caserne Gazan d'Antibes avant 1914)

En poursuivant le chemin, on atteint l'entrée du Fort-Carré d'Antibes.



Sur le fronton est apposée une plaque : « Fort Championnet. Fort Carré ».



Photos Jacques DIMIEZ

Ainsi, et c'est unique pour être souligné, Antibes la Royaliste rend hommage à un Général de l'armée révolutionnaire et homme de bien qui a su la conquérir.

Jacques DIMIEZ

BIBLIOGRAPHIE :

- 1. Eloge historique du Général Championnet par son ancien aide de camp Antoine Alexandre Romieu. Imprimerie Bailleul. An XI.*
- 2. Histoire de Championnet par Henri Dourille. Imprimerie Boursy fils Lyon. 1839*
- 3. Championnet Général des armées de la République française ou les Campagne de Hollande, de Rome et de Naples. A R C de Saint Albin. Imprimeurs Poulet-Malassis et de Broise. Paris. 1860.*

Honoré Paul Roustan, capitaine d'infanterie (suite et fin) ***par Benoît Lorenzini***

Nous avons quitté dans le précédent numéro de ce bulletin notre ami Honoré Paul Roustan au début de la Première Restauration. Reprenons là le cours de ses aventures...

Mars 1815... Napoléon, qui vient de débarquer à Golfe Juan, est de retour de l'île d'Elbe... Honoré Paul Roustan est à cette époque en congé de semestre à Grasse, lorsque Napoléon y arrive le 2.



Le 2 mars 1815, Napoléon et son bataillon de la Vieille Garde arrivent à Saint-Vallier-de Thiey vers les 4 heures et font une halte d'une demi-heure sur la place de l'Apié, près de l'église. L'Empereur s'arrête à l'ombre d'un grand orme, abattu par le vent en 1867 et remplacé en 1869 par la colonne napoléonienne actuelle.

Un siège en pierres de taille entourait l'arbre devenu historique et sur l'une d'elles on grava l'inscription suivante : « Napoléon s'est assis ici, le 2 mars 1815 ». L'aubergiste Réal se présente en offrant des rafraîchissements Le verre dans lequel bu l'Empereur a été longtemps conservé comme un précieux souvenir.

Quels sont alors les sentiments qui traversent son esprit ? Est-il tenté de se rallier à l'Empereur ? On ne le saura sans doute jamais... La voie qu'il choisit est en tous cas celle de rejoindre en toute hâte son régiment (qui avait pris le N° 83 sous la Première Restauration) à Marseille. Le 83^e de ligne fit alors partie des troupes qui furent chargées de s'opposer à l'avancée de « Bonaparte », mission dont elles s'acquittèrent vainement et, il faut bien le reconnaître, avec peu d'entrain !...

Durant toute cette période trouble, le capitaine Roustan ne montra visiblement aucun sentiment partisan, se contentant, comme bon nombre d'officiers alors, d'adopter une attitude prudente dans l'attente de voir comment l'aventure se terminerait... Et quoi de plus prudent que d'accomplir son devoir au sein de son régiment... Comme il l'écrira lui-même plus tard, le capitaine Roustan « suivit son régiment et sa conduite fut réglée par celle de ses chefs. » Et c'est ainsi que quelques jours plus tard, « le colonel ayant reçu des dépêches qui lui annonçaient le changement de gouvernement d'une manière officielle et les ayant communiqués aux officiers, le régiment entier fit sa soumission au gouvernement impérial et reprit d'après des ordres supérieurs la route de Grenoble où il arriva après avoir reçu le drapeau tricolore de la garde nationale de Gap. »

Lors des Cent-Jours, le 102^e de ligne (qui avait retrouvé son numéro) est intégré au corps d'observation du Jura, devenu 8^e corps, sous les ordres du général Lecourbe ¹. Lors de cette ultime campagne contre les Autrichiens, Honoré Paul Roustan est sérieusement blessé le 27 juin 1815 d'un coup de feu à la tête à l'affaire de Dannemarie, près de Belfort, et le même jour d'un coup de baïonnette à l'épaule droite. Nous sommes neuf jours après Waterloo, Napoléon a abdiqué depuis cinq jours... On ne se bat plus pour l'Empereur, mais pour préserver la France de l'invasion ennemie... Ce n'est que le 11 juillet 1815 que Lecourbe signera à Bavilliers un armistice avec le général autrichien Colloredo.

¹ LECOUBE Claude-Jacques (1758-1815). Général de division en 1799, il s'est notamment signalé aux armées d'Helvétie et du Rhin sous Moreau. Disgracié sous l'Empire du fait de son amitié pour ce dernier, il offre ses services à Napoléon aux Cent-Jours « pour défendre la France menacée. »



Officiers d'infanterie de ligne, vers 1813



Plaque de shako du 102^e régiment d'infanterie de ligne, modèle 1812



Officiers de grenadiers et de voltigeurs d'infanterie de ligne, vers 1813

Licencié le 12 septembre 1815, à la Seconde Restauration, Honoré Paul Roustan est placé en non-activité et ne bénéficie donc plus que de la demi-solde. De retour à Grasse auprès de sa famille, il est alors âgé de 31 ans, il est dans la force de l'âge, et n'a jamais connu que le métier des armes. Sans doute n'imagine-t-il pas son avenir en dehors de l'armée ? Le 22 novembre 1815, il adresse en conséquence un courrier aux membres de la Commission « chargée d'examiner la conduite des officiers de tout grade qui ont servi pendant l'usurpation », formée en vertu de l'ordonnance royale du 12 octobre 1815.

« Messieurs,

Honoré Paul Roustan originaire de la ville de Grasse, département du Var, capitaine au 102^e régiment d'infanterie de ligne, désirant continuer son service dans les armées royales de France et voulant se conformer aux dispositions de l'ordonnance du Roi en date du 12 octobre,

A l'honneur de mettre sous les yeux de la Commission formée en vertu de la dite ordonnance les motifs de sa conduite depuis le premier mars dernier et ses services antérieurs.

Le soussigné est né en 1784. Dès l'âge de vingt ans, il se dévoua à la défense de sa Patrie et embrassa l'état militaire. Il fut incorporé au mois de floréal an 12 (mai 1804) dans les vélites de l'ex Garde et fit avec son corps les campagnes d'Allemagne en 1805 et 1806. Il fut assez heureux pour fixer dans cette campagne l'attention de ses chefs et à l'époque de la paix, il fut reçu à l'école spéciale de Fontainebleau. Le 2 8^{bre} 1806 il fut nommé sous-lieutenant au 102^e régiment et servit en cette qualité dans les campagnes de 1806, 1807 et 1808 sous les ordres de Monsieur le lieutenant-général Miollis².

Son régiment passa en 1809 sous les ordres du Prince Eugène, alors Vice-Roi d'Italie. Le 17 mai il se distingua à l'assaut de Malborgetto en sautant le premier dans les retranchements et reçut une blessure. Il obtint la décoration de la Légion d'honneur à raison de ce fait d'armes. Il se trouva le 14 juin de la même année à la bataille de Raab, il y fut blessé en entrant un des premiers dans le camp retranché de l'ennemi. Le 9 juillet 1809 il reçut le grade de lieutenant, le 2 avril 1810 le soussigné fut promu au grade d'adjudant-major lieutenant et adjudant-major capitaine le 2 août 1811.

² MIOLLIS Sextius-Alexandre-François (1759-1828). Général de division en 1799, il a fait l'essentiel de sa carrière en Italie. Il commande à partir de 1808 les troupes françaises à Rome. Employé dans la 8^e militaire à Marseille sous la Première Restauration et chargé de marcher pour couper la retraite à Napoléon à la tête des 58^e et 83^e de ligne lors du retour de l'île d'Elbe, il se réunit à Gap à Mouton-Duvernet et se rallie à l'Empereur.

En 1812 et 1813 le soussigné a suivi son corps dans la guerre d'Espagne et en 1814 il passa à l'armée d'Italie. Il eut le bonheur de se distinguer à l'attaque des positions de Caldiero et à la suite de cette affaire M. le major Devautier³ me proposa pour le grade de chef de bataillon. J'y fus effectivement promu au mois de mars 1814 peu de jours avant la première entrée des Alliés à Paris. Il peut justifier ce fait par un certificat de Monsieur le lieutenant-général comte Vignolle⁴ chef de l'état-major de l'armée d'Italie en 1814.



Officiers d'infanterie de ligne, règlement Bardin de 1812

En vertu des ordonnances du Roi sur la réorganisation de l'armée le soussigné fut conservé comme capitaine dans son régiment qui prit le n° 83. Il obtint un congé de semestre et se rendit à Grasse.

Il était en cette ville lorsque le premier mars, l'ex Empereur débarqué au Golphe Jouan y arriva inopinément. Il crut de son devoir de se rendre de suite à son corps qui était dans ce moment à Marseille. Le régiment était parti sous les ordres de M. le lieutenant-général Miollis et le soussigné le suivit en toute hâte sur la route de Gap où il arriva le 9 mars. On apprit l'entrée de Bonaparte à Grenoble et le 83^e régiment entra à Aix où il demeura jusqu'à l'arrivée de S.A.R. le Duc d'Angoulême dans le Midy.

A cette époque le 83^e régiment fit partie du corps commandé par M. le lieutenant-général Ernouf et de la brigade sous les ordres de M. le maréchal de camp Loverdo⁵. Le soussigné suivit son régiment et sa conduite fut réglée par celle de ses chefs.

Dès le 31 mars le général Chabert⁶, commandant pour Bonaparte du côté de Grenoble, eut soin d'instruire le colonel du 83^e régiment des événements qui avaient forcé le Roi d'abandonner la capitale et la France. Les habitants des environs de Gap instruisaient eux-mêmes les soldats, ils leur procuraient les papiers publics, leur disant que toute la France avait reconnu Bonaparte pour souverain et que leurs officiers voulaient leur faire soutenir une guerre civile. Lorsque le régiment reçut ordre de se replier sur Sisteron, deux cent

³ DE WAUTIER Charles-Albert (1757-1843). Belge entré au service français en 1803 comme capitaine au 112^e de ligne, chef de bataillon en 1804, il sert en Espagne de 1808 à 1811. Major du 9^e de ligne en 1812 puis du 102^e de ligne le 6 janvier 1813, il sert à l'armée d'Italie en 1813, se distinguant au combat d'Erbozo où il est blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche (2 novembre) puis à la bataille de Caldiero où il est atteint d'un coup de feu à la tête (15 novembre). Promu colonel du 84^e de ligne (1^{er} janvier 1814), il est placé en demi-solde à la Première Restauration, nommé maréchal de camp aux Cent-Jours puis replacé en non-activité à la Seconde Restauration.

⁴ VIGNOLLE Martin (1763-1824). Général de brigade en 1796, il est sous-chef d'état-major de l'armée d'Italie en 1796-1797 puis en 1800. Par la suite, il est chef d'état-major de l'armée de Batavie devenue 2^e corps de la Grande Armée sous Marmont (1803-1805), puis de l'armée de Dalmatie toujours sous Marmont (1806-1808). Il exerce à partir de 1809 les fonctions de chef d'état-major de l'armée d'Italie, et ce jusqu'en 1814.

⁵ ERNOUF Jean-Augustin (1753-1827). Général de division en 1793, il commande la Guadeloupe de 1803 à 1810. Commandant un corps sous le duc d'Angoulême lors du retour de l'île d'Elbe, il tente de s'opposer à l'avancée de Napoléon mais est abandonné par ses troupes.

LOVERDO Nicolas (1773-1837). Général de brigade en 1813, il sert sous Ernouf à l'armée du duc d'Angoulême contre Napoléon au début des Cent-Jours.

⁶ CHABERT Théodore (1758-1845). Général de brigade en 1793, il est compris en 1808 dans la capitulation de Baylen puis destitué. Rallié à l'Empereur qui le nomme commandant les Hautes-Alpes au retour de l'île d'Elbe, il est chargé de couvrir Grenoble contre une attaque du duc d'Angoulême. Promu lieutenant-général, il sert ensuite à l'armée des Alpes.

hommes abandonnèrent le corps au village de L'Allée et prirent la route de Grenoble. Le reste des soldats refusa absolument de marcher. Cependant sur les instances de tous les officiers, le régiment consentit à prendre les armes et le 2^e le régiment arriva à Aspremont. C'est là que le colonel ayant reçu des dépêches qui lui annonçaient le changement de gouvernement d'une manière officielle et les ayant communiqués aux officiers, le régiment entier fit sa soumission au gouvernement impérial et reprit d'après des ordres supérieurs la route de Grenoble où il arriva après avoir reçu le drapeau tricolore de la garde nationale de Gap.

Ensuite le 83^e régiment fit partie de l'armée d'observation du Jura sous les ordres de M. le lieutenant-général Lecourbe. Le 27 juin le soussigné fut blessé d'un coup de feu en avant de Dalmarie et après sa guérison il fut rejoint le dépôt de son régiment à Niort où il fut licencié le 12 septembre. Il se rendit de suite à Grasse auprès de sa famille où il attend les ordres de Monseigneur le ministre de la Guerre. Tel est le tableau fidelle (sic) des services et de la conduite du soussigné. La commission ne verra pas sans doute dans une obéissance aveugle aux ordres de ses chefs un motif d'exclusion pour un officier français qui brûle de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son Roi et sa Patrie. Il présente à Messieurs les membres de la Commission l'hommage de son profond respect et se recommande à leur exacte justice. Grasse le 22 novembre 1815. Signé : ROUSTAN »

Dans sa séance du 4 juin 1816, après avoir étudié son dossier, la Commission d'examen indique au sujet du capitaine Roustan qu'il « a suivi tous les mouvements de l'armée » et suggère qu'il reste en non-activité, proposition approuvée par décision du ministre de la Guerre du 5 juillet suivant. Honoré Paul Roustan est finalement retraité pour blessures par décision royale du 14 septembre 1816, sa solde de retraite étant fixée à un montant de 600 francs. Son mémoire de proposition pour la solde de retraite, établi dès le 6 mars 1816, est justifié par les certificats de visite et de contre-visite suivants :

« Je soussigné, chirurgien attaché à l'hôpital militaire de Toulon, certifie que M. Roustan (Honoré Paul), capitaine, est atteint d'un coup de feu qui en traversant la partie latérale gauche de la face a fracturé l'arcade zygomatique et a fait sa sortie à l'apophyse mastoïde du même côté, d'où surdité ; d'un autre à la partie inférieure de la malléole gauche externe avec cicatrice informe adhérente, lesquelles infirmités survenues après son entrée au service, le rendent susceptible de réforme simple, et ne donnent aucun espoir que ce militaire puisse jamais reprendre son service. A Toulon le 4 mars 1816, signé JAUFFRET. »

« Nous, officiers de santé en chef de l'hôpital militaire de Toulon, chargés par M. le général baron de Perreimond, commandant le département du Var, de contre-visiter en sa présence M. Roustan (Honoré Paul), capitaine, avons reconnu qu'il est effectivement atteint de deux coups de feu, dont l'un, traversant la partie latérale gauche de la face, a fracturé l'arcade zygomatique et est sorti à l'apophyse mastoïde du même côté, par suite surdité ; l'autre à la partie inférieure de la malléole gauche externe avec cicatrice informe, adhérente et gêne dans la progression ; d'une cicatrice à l'épaule gauche suite d'un coup de bayonnette. En conséquence, nous estimons qu'il doit être réformé, n'étant propre à aucun service, ni actif, ni sédentaire. A Toulon le 5 mars 1816, signé COURTES & GORHE. »

Ce qui permet à l'inspecteur-général de conclure par la décision suivante : « Proposé pour la retraite, y ayant droit, conformément à l'ordonnance du 1^{er} août 1815. Ses blessures sont de nature à lui faire obtenir le maximum. Toulon le 6 mars 1816. Le lieutenant-général des armées du Roi, commandant le département du Var, faisant fonctions d'inspecteur-général, signé : BARON DE PERREIMOND ⁷. »

⁷ PERREIMOND André-Thomas (1766-1844). Général de brigade en 1795, il est réformé l'année suivante. Remis en activité en 1807, il commande diverses brigades de cavalerie à la Grande Armée (1807), en Espagne (1808-1813) et en Italie (1814). Rallié aux Bourbons, il commande provisoirement le département du Var au début de la Seconde Restauration. Il est retraité en 1816. Le général Perreimond était d'origine varoise : né à Vidauban, il décédera à Toulon.

Honoré Paul se retire alors à Grasse. Le 4 août 1817, il se marie à Saint-Vallier avec Marie Agnès Roustan. Née le 20 septembre 1799 dans ce village, fille de Jean Joseph Roustan, propriétaire, et de Marie Anne Véronique Court, celle-ci est donc âgée de dix-sept ans.

1830... La révolution de Juillet et ses Trois glorieuses chassent les Bourbons du trône de France. La Monarchie de Juillet et son « Roi citoyen » Louis-Philippe, désireux de se rallier les esprits, mènent une politique d'ouverture vis à vis des anciennes gloires de l'Empire... Notre ami Roustan, qui réside alors à Antibes, se décide ainsi à écrire au ministre de la Guerre, le 8 novembre 1831, afin de solliciter l'obtention du grade de chef de bataillon, sa demande transitant par le général Gazan⁸, commandant de la 8^e division militaire à Marseille, qui la transmet au ministre le 11 novembre 1831.

« A Monsieur le ministre de la Guerre. Monsieur le Ministre, Roustan (Honoré Paul) domicilié à Antibes (Var), retraité le 14 septembre 1816, numéro 172.364 du contrôle général du ministère de la Guerre, en qualité de capitaine de l'ex 102^e régiment de ligne, fut porté pour le grade de chef de bataillon sur le travail de proposition d'avancement aux grades militaires qui fut rédigé à l'état-major général, soumis ensuite à Son Altesse le Prince Eugène, commandant en chef l'armée d'Italie, et adressé par ce prince le 22 février 1814 de son quartier-général à S.M. L'Empereur.

Après la déchéance de l'Empereur le 102^e régiment quitta l'Italie et se rendit à Marseille. Là un chef de bataillon du régiment qui avait été proposé dans le même travail pour la décoration d'officier de la Légion d'honneur reçut sa récompense. Dès lors j'avais lieu d'attendre que je recevrai la mienne, il n'en fut pas ainsi, je réclamais immédiatement auprès de Monsieur le ministre de la Guerre et contre mon attente ma réclamation resta sans effet.

Je m'adressai à M. le lieutenant-général comte Vignolle chef d'état-major général de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1813 et 1814, pour lui demander une attestation de ma proposition à l'avancement. Cet officier général m'adressa en réponse le certificat dont j'ai l'honneur de vous transmettre copie, et qui je l'espère facilitera la recherche de ma promotion au grade de chef de bataillon que Sa Majesté m'accorda avant sa déchéance.

J'ose espérer avec confiance de Votre justice, Monsieur le Ministre, que vous daignerez faire opérer dans vos bureaux la recherche de ma promotion au grade de chef de bataillon, que vous daignerez accueillir mes services en cette qualité ou me faire jouir de la pension affectée à ce grade, attendu que lorsque j'ai été admis au traitement de retraite pour blessures, il y avait plus de deux ans que S.M. l'Empereur m'avait nommé chef de bataillon.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monsieur le Ministre, Votre très humble et très obéissant serviteur. Signé : ROUSTAN. Antibes le 8 novembre 1831. »



*Officier d'infanterie de ligne, vers 1813
(figurine Métal Modèle, par Bruno Leibovitz)*

⁸ GAZAN Honoré-Théodore-Maxime, comte de La Peyrière (1765-1845). Général de division en 1799, il se signale en Italie (1800-1801), à la Grande Armée en Autriche, Prusse et Pologne (1805-1807), puis en Espagne (1808-1814). Exerçant divers commandements territoriaux sous la Seconde Restauration, il est retraité en 1825. Remis en activité sous la Monarchie de Juillet comme commandant la 8^e division militaire à Marseille en 1830, il est définitivement admis à la retraite en 1832. Né et mort à Grasse, le musée de la ville possède de nombreux souvenirs du général Gazan : bicorne, épées, décorations, portrait, etc.

Comme indiqué par Roustan, sa lettre est accompagnée de la copie du certificat suivant :

« Je soussigné lieutenant-général des armées du Roi, ex chef de l'état-major général de l'armée d'Italie pendant la campagne de 1813 et 1814, Certifie que M. Roustan, capitaine au 102^e régiment d'infanterie de ligne, était porté pour le grade de chef de bataillon sur le travail de proposition d'avancement aux grades militaires qui fut rédigé à l'état-major général. Soumis ensuite à Son Altesse le Prince Eugène commandant en chef la dite armée et adressé directement par ce prince à l'Empereur, de son quartier-général de Volta le 22 du mois de février dernier, Certifie en outre qu'il est à ma connaissance qu'environ trois semaines après cette époque Son Altesse fut prévenue par une lettre en date de Troyes du secrétaire de cabinet de l'Empereur, que Sa Majesté avait approuvé ce travail et que l'envoi en avait été fait à Paris pour l'expédition, En foi de quoi j'ai délivré le présent. A Paris le 1^{er} novembre 1814. Le lieutenant-général des armées du Roi, ex chef de l'état-major de l'armée d'Italie. Signé : CTE VIGNOLLE. »

Ces demandes resteront toutefois vaines... Le grade de chef de bataillon ne lui sera pas reconnu, et Roustan sera maintenu dans la position de retraite avec son grade de capitaine.

Il mourra à Saint-Vallier le 28 août 1850 à dix heures du matin. Sur sa tombe figure l'épithaphe suivante : « ICI REPOSE / ROUSTAN HONORE PAUL / CAPITAINE EN RETRAITE / DECEDE LE 29 AOUT 1850 / ILLUSTRSA JEUNESSE EN VERSANT / SON SANG POUR LA PATRIE ET / HONORA SA VIEILLESSE EN PRATIQUANT L'AMOUR ET / LA CHARITE. / IL FUT BLESSE A L'ASSAUT DU FORT MALBORGUETTO A LA / BATAILLE DE RAAB A ROVIGO / ET A DALMARIE ». La stèle est surmontée d'une pierre en forme de bicornes et d'une cocarde tricolore ; elle est entourée d'une grille.



Hommage du Souvenir napoléonien et de la municipalité de Saint-Vallier au capitaine Honoré Paul Roustan, le 14 mars 2015

Benoît LORENZINI

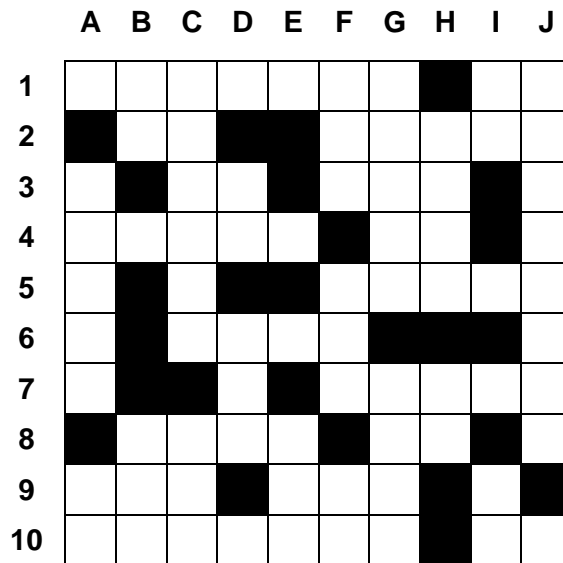
Sources :

Base Léonore de la Légion d'honneur, Dossier d'Honoré Paul Roustan (LH/2408/14)

SHD - Dossier de retraite d'Honoré Paul Roustan - 2Yf172364

Archives départementales des Alpes-Maritimes, Registres d'état-civil de la commune de Saint-Vallier

Mots-croisés par Guy Lindeperg, grille n°4



Horizontalement:

1. Chrétienne Corse et «main de fer sous un gant de velours» - L'a fait, la tête retournée.
2. Parfois dans la langue du pays d'origine – Magnifique île où le maquis sent si bon.
3. Envers du ventre sans toutefois l'être – Les Bonaparte en laissèrent souvent échapper, même au sein de leur clan familial.
4. Par elle, allons où nous devons aller – Titane au labo.
5. Petits sans prendre trop d'espace mais non minuscules.
6. A sa libération de détention pour robespierrisme, Bonaparte y revint le 21 août 1794.
7. Lieu de regroupement ou d'isolement.
8. A Marseille, elle est bonne !
9. Les nôtres – Se déplacera.
10. Mi printemps 1794, ville du bonheur des Bonaparte et travaux de fortification du jeune général Bonaparte – Napoléon Bonaparte en fut un vrai.

Verticalement:

- A. 11 juin 1793 maman Bonaparte et ses plus jeunes enfants y embarquent pour le Sud de la France – Maria Anna (Élisa Bonaparte) a dû le dire dans sa tendre enfance.
- B. C'est en ville – Possessif.
- C. En 1793, cette ville maritime plongée dans la terreur accueille les exilés Bonaparte et en décembre 1793 l'officier Bonaparte y chasse l'occupant Anglais - Orientation.
- D. Pour s'adresser en toute familiarité et amitié – Vous, outre Rhin.
- E. École parisienne d'échanges de langues .
- F. Pas là ! - Les miens – Il suit do.
- G. Grande artère – Assemblément de tas.
- H. Filtre essentiel – article défini.
- I. Associés aux coutumes – La sienne.
- J. Fin 1793, les Bonaparte partent se réfugier dans ce village du Var.

Remue-méninges de l'Empereur par Guy Lindeperg

IV-1 – Charade de Napoléon :

Mon premier: Titre que l'on donnait à Napoléon afin de l'aborder avec grand respect.

Mon second : Que disait Napoléon à ses compatriotes Corses ?

Mon troisième : Que disait Madame Mère à son fils Napoléon lorsque celui-ci ne dormait pas ?

Mon quatrième : Que disait Napoléon à Madame Mère ?

** Mon tout est une boisson pouvant être agréable selon les goûts.*

IV-2 – Évènements de CHERASCO :

Que s'est il passé à CHERASCO en 1796 ?

Quelles en ont été les conséquences géopolitiques ?

IV-3– A quel âge est mort Napoléon ? :

Inutile de consulter un quelconque ouvrage pour obtenir la réponse, il suffit de résoudre l'énigme suivante :

N1 représente les 13 années marquant le temps de son enfance et d'une partie de son adolescence.

N2 totalise les 14 années de réussite militaire et d'ascension à la gloire auxquelles sera ajoutée la moitié de son âge lorsqu'il fut nommé au grade de général de brigade.

N3 égal aux 4 années de Consul de 1799 à 1803, précédant l'année de sacre et donc le début de l'Empire.

N4 chiffre obtenu en ayant effectué le quotient du nombre d'années du sacre de 1804 au départ en 1814 de Napoléon en exil pour l'île d'Elbe par les 5 parties blanches de la légion d'honneur.

N5 nombre étant l'écart des dates de 1814 à 1821 année du décès de l'Empereur sur l'île de Sainte-Hélène.

Posons la relation suivante : $X = X / N1 + X / N2 + X / N3 + X / N4 + X / N5$

En remplaçant N1, N2, N3, N4 et N5 par leurs valeurs numériques respectives, puis en respectant la règle des fractions et sans aucune erreur de calcul il sera facile de trouver la valeur de X c'est-à-dire l'âge de l'Empereur à l'instant de sa mort sur l'île de Sainte-Hélène, « ce caillou que le diable a chié! ».

Solutions des jeux du bulletin n°003 :

Mots-croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n°3

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	G	I	L	E	T	T	E			D
2	O	C		M	E		N	I	C	E
3	L		M	E	N	T	O	N		F
4	F	L	U	T	E		S		E	L
5	E	U	R			C		E		Y
6	-			G	R	A	S	S	E	
7	J	O	U	R		N	E	T		V
8	U	R		A		N		E	T	A
9	A	N	T	I	B	E	S		O	R
10	N	A	I	N		S	A	L	E	

Solutions remue-ménages de l'Empereur bulletin n°003 :

III-7 - Paris, les Invalides, Napoléon, l'Aiglon :

a) Le 14 décembre 1840, les cendres de Napoléon remontent la Seine à bord d'un bateau qui s'amarré au quai Courbevoie, à Paris. Ce bateau se nomme :

– Le Requin, Le Cachalot, *La Dorade*.

b) Depuis 1840 la dépouille de l'Empereur reposa en la chapelle Saint-Jérôme à Paris. En 1861, fut terminé le tombeau disposé sous la coupole des Invalides afin d'y recevoir le corps de l'Empereur le 2 avril 1861, cérémonie en présence de Napoléon III, l'Impératrice Eugénie, leur fils le Prince impérial Napoléon Eugène Louis Jean Joseph Bonaparte (dit « Napoléon IV), les Princes de la famille, le Gouvernement et les Grands Officiers. Ce tombeau fut réalisé par lequel de ces architectes ? :

– Le Corbusier, *Louis Visconti*, Charles Percier.

c) Les pierres ornementales de l'ensemble du tombeau de Napoléon aux Invalides sont:

– du porphyre rouge de France,

– *du porphyre rouge de Russie, de la carrière de Carolie appartenant au Tsar Nicolas 1er dans le golfe de Finlande inclus dans les territoires russes.*

– de la *quartzite de Finlande, quartzite avanturine de Finlande pourpre des Empereurs.*

– le socle du tombeau: de quelles nature et couleur de pierre est-il ? *Granit vert des Vosges*

d) Le corps de l'Aiglon fut rapatrié en France et placé aux Invalides en :

-1840, - 1870, - *1940*, - 1969.

III-8 - Paris, l'Arc de Triomphe de l'Étoile :

a) Qui décida de sa construction, débutant en 1806 et s'achevant en 1836 ? *Napoléon 1er*

b) Quels sont son style et son architecture ? *Néoclassique à éléments gréco-romains au service du politique car Napoléon 1er souhaitait faire de Paris la nouvelle Rome.*

- c) Quelle sculpture de François Rude admire-t-on sous l'appellation « La Marseillaise » ? *Le départ des Volontaires de 1792.*
- d) Quel Triomphe est représenté par la sculpture de Pierre Cortot ? *Le Triomphe de 1810: l'Apothéose de Napoléon 1er.*
- e) Six bas-reliefs sont gravés sur les quatre faces de l'Arc retraçant des événements de la Révolution et de l'Empire, que représente celui de la face ouest réalisé par Jean François Théodore Gechter ? *La Bataille d'Austerlitz le 2/12/1805.*
- f) Que célèbre-t-on, annuellement, le 2 décembre, sous l'Arc de Triomphe en ranimant la flamme et déposant des gerbes en présence d'autorités civiles et militaires ? *Le sacre de Napoléon 1er Empereur en 1804 et la Victoire d'Austerlitz en 1805.*
-

III-9 - Château de La Malmaison :

- a) Propriété du riche banquier Jacques-Jean le Couteulx du Molay, quelle est donc la personne qui en fit acquisition, sous le Directoire, le 21 avril 1799 pour la somme de 325 000 francs de l'époque ? *Joséphine de Beauharnais.*
- b) Qui sont les deux architectes, missionnés par Napoléon, qui rénoverent, redécorèrent et embellirent le château ? *Percier et Fontaine.*
- c) Dans quelle autre proche résidence fut construite la serre botanique de Joséphine ? *Château de la Petite Malmaison.*
- d) Quel homme d'État important Joséphine reçut-elle, à La Malmaison, le 28 mai 1814 soit, la veille de sa mort ? *Le Tsar Alexandre.*
- e) Joséphine, « Impératrice des roses », fit appel à quel artiste pour répertorier sa collection de 250 variétés de rosiers ? Et quel dessinateur a reproduit et noter les plantes collectées par Joséphine ? *Le belge Pierre-Joseph Redouté (1759-1840).*
- f) Quel explorateur français ramena, de 1800 à 1803, à Joséphine, des animaux d'Australie et des îles australes ? *Nicolas Baudin.*
- g) Napoléon vécu à La Malmaison après quelle malheureuse défaite et avant quel exil ? *Waterloo et avant son exil à l'Île de Sainte-Hélène.*
-

III-10 - Château de Compiègne (dans l'Oise) :

Construit de 1751 à 1788 par les architectes Ange-Jacques Gabriel et Louis Le Dreux de la Châtre sur la base de bâtiments d'époques mérovingienne et carolingienne, puis palais médiéval.

Ancienne résidence royale et impériale.

- a) Quel Roi de France considéra ce château comme sa résidence préférée ? *Louis XV.*
- b) Quelle grande école d'ingénieurs, notamment décorée de la Légion d'Honneur et d'autres distinctions militaires, occupa une partie du bâtiment de 1799 à 1806 ? *Les Arts et Métiers de Paris.*
- c) En avril 1807, Napoléon ordonna la remise en état du château, quel en fut l'architecte ? *Louis-Martin Berthault.*
- d) Quelle personnalité de marque, Napoléon a accueilli à Compiègne le 27 mars 1810 ? *1ère rencontre avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, future Impératrice.*
- e) Qui vint à Compiègne en 1811 avec Marie-Louise et Napoléon ? *Le Roi de Rome ou l'Aiglon.*
- f) Qui, en 1813, logea provisoirement avec son épouse au château ? *Le roi de Westphalie Jérôme Bonaparte et la reine Catherine.*
- g) De quelle manufacture de tapisserie française célèbre retrouve-t-on au château des

réalisations datées de 1735 et effectuées d'après les dessins de Oudry ? *La manufacture des tapisseries des Gobelins.*

III-11 - Château de Fontainebleau (en Seine et Marne, à 60 km au Sud-Est de Paris) :

Premier bâtiment au XII ème siècle, derniers travaux effectués au XIX ème siècle. Grande cours d'honneur, jardins et réalisation de l'escalier monumental du « fer à cheval », sous Louis XIII, par l'architecte Jean Androuet du Cerceau en 1623.

a) De quel style est le château ? *Renaissance classique.*

b) De quel roi voulant en faire une « Nouvelle Rome » fut-il la demeure favorite ? *François 1er.*

c) Ayant été le château des Rois et des Reines, quel surnom Napoléon lui donna-t-il ? « *La Maison des Siècles* ».

e) De 1803 à 1808, quelle institution militaire le château abrita-t-il ? *L'École Spéciale Militaire.*

f) A partir de quelle date Napoléon réaménagea Fontainebleau en résidence et lieu de décisions politiques avec salle de trône, sa chambre, bibliothèque de travail,..., aux décors d'abeilles, d'aigles et de lauriers ? *A partir de 1804.*

g) Lors du séjour forcé du Pape Pie VII, quel document important y fut signé le 25 janvier 1813 ? *Le Concordat de Fontainebleau.*

h) Quel futur Empereur des Français y fut baptisé le 4 novembre 1810 ? *Napoléon III.*

i) Sous la pression de quels maréchaux, Napoléon formalisa-t-il son abdication sans condition dite « Traité de Fontainebleau » signé à Paris le 11 avril 1814 ? *Ney, Berthier, Lefebvre.*

j) Le 20 avril 1814, Napoléon prononça son discours d'adieu à la Vieille Garde et aux autres unités de la Grande Armée rassemblées, sous les emblèmes, dans la grande cour d'honneur; quel est donc depuis cet émouvant instant le nom de cette cour ? « *La cour des Adieux* ».

III-12 – Église Saint Pierre de Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine) :

Dans les deux chapelles latérales non loin du chœur de cette église :

a) Quelle personnalité célèbre française du XIXème siècle repose dans le tombeau de trois cercueils (plomb, chêne, acajou) achevé en 1825 et surmonté de la sculpture en marbre de Carrare montrant cette personne en orant que réalisèrent l'architecte Louis-Martin Berthault et le sculpteur Pierre Cartellier ? *Joséphine de Beauharnais, Impératrice, 1ère épouse de Napoléon.*

b) A quelle autre personnalité célèbre française du XIX ème siècle est dédié le cénotaphe en marbre de Carrare présent dans la deuxième chapelle en vis à vis de la précédente, œuvre de Jean-Auguste Barre sous la direction de l'architecte Lacroix dont la sculpture représente ladite personnalité agenouillée avec un ange aux ailes déployées à ses côtés, une couronne de Reine à ses pieds et une lyre rappelant son talent de musicienne ? Pour mémoire, le corps de cette personne repose en son tombeau situé dans la crypte de l'église. *Hortense de Beauharnais, fille de l'Impératrice Joséphine. Hortense mariée à Louis Bonaparte est Reine Consort de Hollande (1806-1810). Hortense est la mère de Louis-Napoléon soit le futur Empereur Napoléon III.*

Mise en page : Kevin Eliçagoyen

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS IDEES D'ARTICLES A
L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien
138 avenue des Arènes de Cimiez
06000 Nice
Tél : 06.14.11.47.07
Courriel : nice.delegation@gmail.com**